Document généré le 13 juil. 2025 15:01

Cahiers de recherche sociologique

Gérard Bouchard (dir.), avec la collaboration de Serge Courville, *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993, 445 p.

Daniel Dagenais

Numéro 21, 1993

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1002228ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1002228ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (imprimé)
1923-5771 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Dagenais, D. (1993). Compte rendu de [Gérard Bouchard (dir.), avec la collaboration de Serge Courville, *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993, 445 p.] *Cahiers de recherche sociologique*, (21), 185–187. https://doi.org/10.7202/1002228ar

Copyright © Cahiers de recherche sociologique, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Cahiers de recherche sociologique, no 21, 1993

Comptes rendus

Gérard Bouchard (dir.), avec la collaboration de Serge Courville, *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993, 445 p.

L'intérêt premier de cet ouvrage, par-delà son objet spécifique qui est de traiter de la construction d'une culture française en Amérique, c'est d'offrir au lecteur (et, on imagine, à l'auditeur qui a assisté au séminaire de la Chaire pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord duquel les diverses contributions composant ce collectif sont issues) l'occasion de passer à travers un ouvrage collectif qui en est vraiment un! Car quiconque a tant soit peu fréquenté les colloques a fait l'amère expérience de l'unité factice des chercheurs-intervenants autour d'un sujet-prétexte. Dans la mesure où cet ouvrage remplit effectivement le programme annoncé, il y a lieu de le souligner. Nous avons donc affaire ici à un collectif qui aborde la construction d'une culture française en Amérique, culture comprise comme construction savante et comme dynamique sociale concrète, à travers une problématique bien établie (l'opposition entre culture des élites et culture populaire), sujet et problématique qui sont justifiés, définis, questionnés, illustrés, et même débattus!

De quoi est-il question au juste? De la construction délibérée et systématique, à partir de et par les élites canadiennes-françaises, d'une culture nationale qui est appelée à se concevoir en filiation directe avec celle de la France, héritage reçu et augmenté, et en opposition à ses "voisines nord-américaines". On parle donc du Canada français, tel qu'il a été construit projectivement depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'à la Révolution tranquille. Mais du Canada français tel qu'il fut *artificiellement* construit par des élites "nourries de références européennes" se trouvant du même coup en porte-à- faux par rapport à la réalité ou, si l'on veut, à la tendance naturelle d'être américain en Amérique. Bien que ce projet des élites ait réussi (ce qui, faut-il le souligner, est un acquis historique non négligeable qu'il faudrait quand même verser au crédit des élites mal éclairées!), il s'est trouvé en butte à la tendance naturelle de la culture populaire, d'emblée ouverte à l'espace et à l'expérience nord-américains. Bon. Si le peuple et ses élites se trouvent en opposition, on doit comprendre que ce n'est pas à la manière ordinaire en vertu de laquelle, par exemple, le prolétariat et la bourgeoisie s'opposent par intérêt. Il s'agit d'une opposition, on a envie de dire, ontologique, ou en tout cas civilisationnelle, puisque à la tendance naturelle d'être américain en Amérique s'oppose l'artificialité du projet d'une civilisation française en Amérique.

Une fois cette problématique établie, plusieurs champs de recherche se trouvent déblayés du même coup: il s'agira pour les uns de s'interroger sur le

concept de culture populaire ou sur la pertinence de l'opposition entre culture populaire et culture savante; on pourra rechercher des preuves concrètes de cette opposition dans la tradition alimentaire ou dans les contes; on peut aussi prendre la question d'un peu plus haut et se demander si le clivage entre France et Amérique recouvre effectivement le clivage entre peuple et élite; on peut encore se saisir d'une figure centrale de notre histoire (un Jacques Cartier, par exemple) et, en questionnant l'historiographie, se demander si la diversité des figures de Jacques Cartier coïncide avec la typologie historique de cette problématique particulière; si même l'on convient de l'artificialité du projet de société des élites, on peut toujours souligner qu'il a marché et proposer une nouvelle formulation du décalage entre réalité et représentation. Toutes choses auxquelles s'emploient les participants (en dépit de l'unité d'ensemble que j'ai soulignée, il faut ajouter que certains auteurs ont, comme on dit, passé leur tour).

Sur la problématique d'ensemble qui, bien qu'elle soit partagée par plusieurs, appartient en propre à Gérard Bouchard, quelques remarques. Qualifier d'artificiel un projet de société nourri par des élites, parce que ce projet serait à contretemps (de la modernité) et contrefactuel par rapport à la réalité (américaine), c'est supposer qu'il existerait *une* façon, pour un peuple, d'accéder à l'être. De façon plus spécifique, c'est supposer l'équivalence de la colonisation des trois Amériques (celle des *conquistadores* , celle des fondateurs et celle des découvreurs). C'est supposer qu'il va de soi qu'une culture implantée dans le nouveau monde trouve immédiatement qu'il y a plein de sens à célébrer l'homme de la frontière et à en faire un mythe. Pour dire les choses autrement: si nous n'avons pas eu des historiens de la frontière, mais des historiens de la défense et du maintien de la race, c'est sans doute parce que les représentations de ces derniers coïncidaient avec la réalité. Il n'y a aucun sens à affirmer que nous avons été *par erreur* ("la culture québécoise traditionnelle s'est nourrie de fausses représentations quant à sa spécificité et à son identité", p. 40) simplement parce que c'est ainsi que nous avons été, que nous sommes devenus. C'est aussi insensé que de me demander qui je serais véritablement abstraction faite de ce que j'ai été effectivement.

Plusieurs contributions apportent des nuances à cette problématique générale. C'est le cas, par exemple, de Jean-Claude Dupont qui souligne que la diversité des pratiques alimentaires entre le peuple et les élites tendrait à avaliser, contrairement à l'idée mise en avant par Bouchard, l'idée d'une culture populaire plus traditionnelle. À partir d'une analyse des diverses figures que prit le personnage de Jacques Cartier à travers l'historiographie (de personnage sans importance, simple marinier, on en fit un fondateur chargé d'une mission civilisatrice pour finalement se désintéresser du personnage et s'attacher à ses observations "réunies par une véritable équipe pluridisciplinaire, fruit d'une expérience que l'on pourrait qualifier d'ethnographique avant la lettre"), Jacques Mathieu écrit: "Pour façonner un héros, il faut certes une réalité passée, fruit d'une production savante, mais également une sanction populaire, difficile à dicter." Serge Courville, pour sa part, reformule l'opposition entre culture des élites et culture populaire dans les termes d'un décalage entre représentation et réalité. Il est difficile, toutefois, de comprendre le

statut assigné par Courville à ce décalage "constant entre faits de civilisation et représentations collectives qui explique (...) les difficultés de bien saisir l'évolution culturelle du Québec" (p. 91). En guise d'illustration de ce décalage, il écrit que, en ce qui concerne l'interprétation de la Révolution tranquille, "on continue à rechercher des formes et des niveaux d'organisation qui renvoient au contexte de civilisation urbaine et industrielle, alors que s'imposaient les principes d'une civilisation urbaine postindustrielle" (p. 90). Hormis le fait de poser des problèmes de compréhension, on ne sait pas si ce décalage est tout à fait général ou seulement propre au Québec. La contribution la plus riche, à mon sens, sur le problème de la constitution de l'identité canadienne-française et québécoise, est celle de Jean Martin, étudiant au doctorat en géographie à l'Université Laval. Martin insiste, pourrait-on dire, sur l'aspect positif de la Conquête. Celle-ci se produit à un moment où l'identité propre des Français d'Amérique ne s'est pas encore consolidée. C'est dans la nouvelle dynamique de développement sociétal, issue de la Conquête, dont la conséquence principale sera de mettre un terme à l'idée d'une Nouvelle-France à la grandeur du continent (disons: la fin de l'époque des découvreurs), que se constituera l'identité canadienne. Bien qu'il ne le dise pas explicitement, on comprend qu'en assignant un territoire aux Français, la Conquête a suscité indirectement un développement endogène de cette société et mis fin à l'éparpillement à travers le continent.

Je reviens, en conclusion, sur la problématique d'ensemble inspirée par Gérard Bouchard. On peut douter de sa pertinence, mais ce n'est pas rendre compte de son existence et de la signification de celle-ci. Si d'un point de vue socio-historique, l'interprétation de l'américanité profonde de la culture québécoise est fausse, il se pourrait bien que cela *devienne* vrai. Advenant l'irrésolution de la question de l'identité de la société québécoise, il se pourrait bien que nous décidions d'être franchement américains après avoir "découvert" que nous l'aurions toujours été sans le savoir. Mais l'historien se trompe qui croit voir dans cette évolution "une réconciliation de la culture savante avec l'américanité"(p.40). Car ce n'est pas la vérité du passé qui surgirait ainsi, mais celle d'un nouveau devenir.

Daniel DAGENAIS
Groupe interuniversitaire d'étude de la postmodernité
Université du Québec à Montréal

Pierre Bourdieu (dir.), *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993, 956 p.

Cet ouvrage ouvrage collectif, publié sous la direction de Bourdieu, est à la fois le résultat d'une enquête et un immense compendium du matériel accumulé par les vingt-quatre enquêteurs-collaborateurs lors d'entrevues effectuées auprès d'interviewés habitant les HLM et autres cités-dortoirs qui ont poussé il y a une